

Pierre Gascar (1916-1997)

Bruno Curatolo

Numéro 141, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80820ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Curatolo, B. (2016). Pierre Gascar (1916-1997). *Nuit blanche, magazine littéraire*, (141), 50–53.

Pierre Gascar



Par
BRUNO CURATOLO*

En 1953, même si Pierre Gascar est un écrivain presque débutant, il n'est plus un néophyte ; né en 1916, c'est au sortir d'une jeunesse tourmentée et, surtout, de sa longue captivité en Allemagne, due à son engagement dans la Résistance, que paraissent chez Gallimard deux recueils de nouvelles, *Les meubles* (1949), puis *Le visage clos* (1951) : « Je n'ai commencé à publier qu'assez tard, la guerre et ma réadaptation sociale m'ayant, pendant plusieurs années, empêché d'écrire. Je n'ai pu connaître, en littérature, les audaces de la jeunesse. Il me reste celles de l'âge mûr, qui les valent parfois¹ ». L'expérience de la guerre va marquer de façon profonde la première période, au moins, de sa

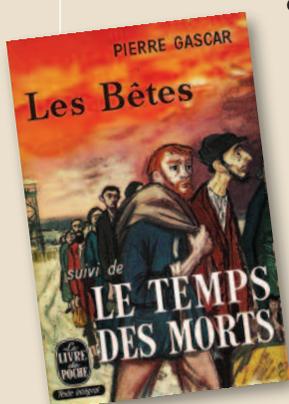
production romanesque. L'auteur, disparu en 1997, s'est par ailleurs exercé dans à peu près tous les domaines de l'activité littéraire – fiction, prose poétique, théâtre, biographie, essai, histoire... – pour réunir plus d'une trentaine de volumes. C'est donc en 1953 qu'il obtient le prix Goncourt pour *Les Bêtes* et *Le temps des morts*² – faisant un même ensemble –, ce qui est plutôt rare dans les annales de la place Gaillon, d'autant qu'il ne s'agit pas de romans. Ce petit point d'histoire littéraire, pour aussi

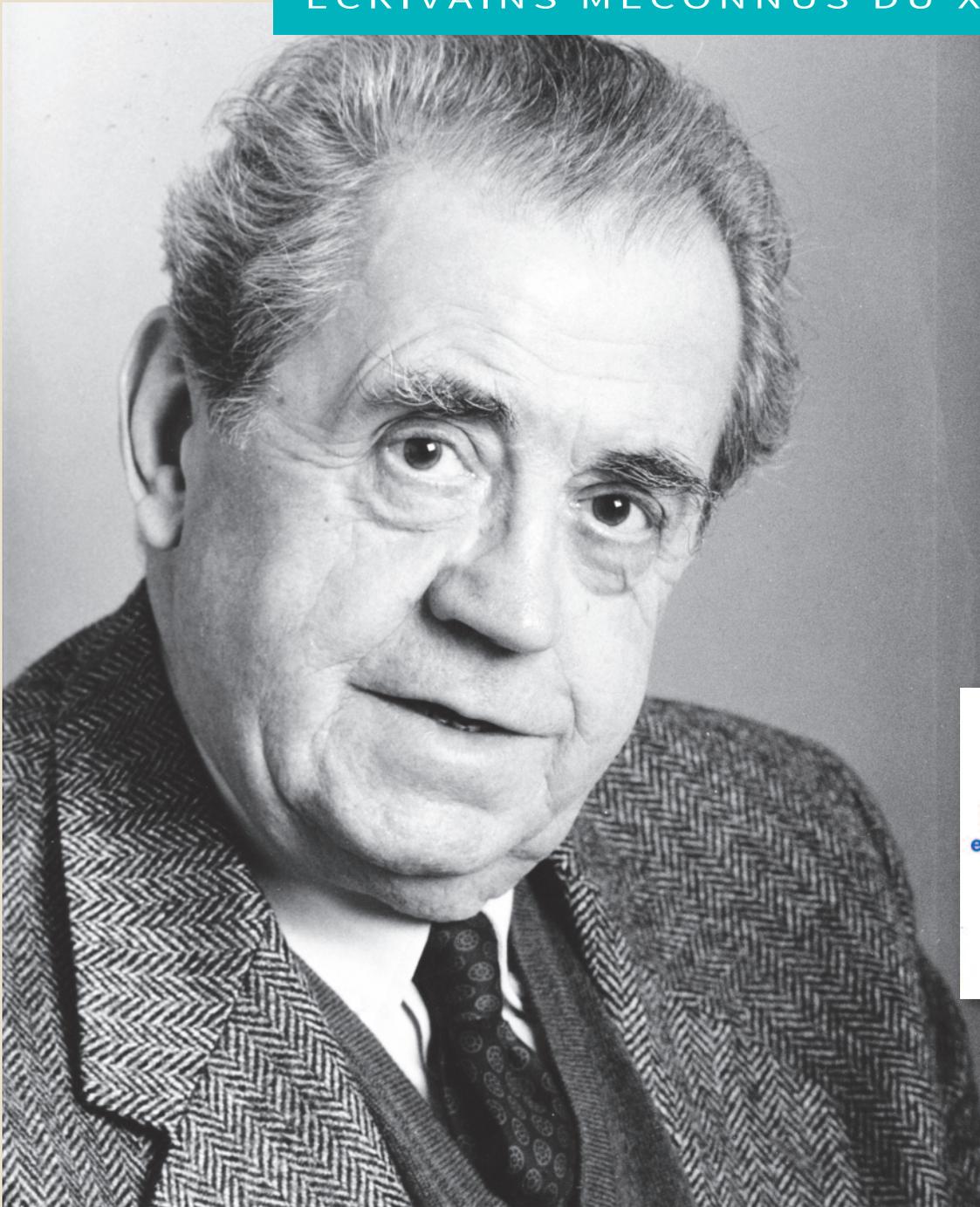
négligeable qu'il puisse paraître, n'est pourtant pas sans importance, loin de là, pour comprendre dans leur dessein général la plupart des six nouvelles³ qui composent *Les Bêtes* : à ne pas faire la relation entre l'internement, voire l'élimination, dans les camps nazis et le parage, le plus souvent suivi de l'abattage, du bétail, on risque de manquer le projet de Gascar qui, dans ses livres les plus singuliers, s'est attaché à montrer la

troublante proximité entre les apparences de la vie – minérale, végétale, animale, entre autres dans *Les sources* (1975) et *Le règne végétal* (1981) – mais d'abord entre l'humain et la « bête » : « À chaque instant, la bête peut changer : nous sommes à la lisière. Il y a le cheval dément, le mouton sage, le rat savant, l'ours impavide, sortes d'états seconds qui nous ouvrent l'enfer animal et où nous retrouvons, dans l'étonnement de la fraternité, notre propre face tourmentée, comme un miroir griffu » (*Les Bêtes*). Autrement dit, l'envers de l'homme ne laisse pas se résoudre aussi facilement le problème de la culpabilité.

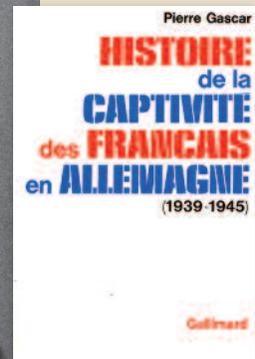
SI QUESTO È UN UOMO...

À l'instar de ces écrivains qui ont rapporté de leur internement des récits bouleversants – Primo Levi, Louis Martin-Chauffier, Robert Antelme –, Pierre Gascar, avec *Le temps des morts*, témoigne de son expérience de captif à Rawa Ruska, où il est employé comme fossoyeur dans un cimetière bordé d'une voie de chemin de fer : y passent journallement des convois de Juifs promis à la mort. Pour le jeune homme, les bornes de la condition « humaine » tiennent ainsi entre le cadavre et le condamné, entre la fosse et le charnier. Cela est aujourd'hui fort connu – par les témoignages, les livres, les films – et parfois, malheureusement, galvaudé, les déportés étaient embarqués comme du bétail, ce qui était un premier stade vers la déshumanisation, mais il faut avoir conscience de ce que ce spectacle pouvait avoir d'insolite pour ceux qui y assistaient pour la première fois : « À quelle autre époque les enfants furent-ils arrachés à leurs mères, entassés dans des wagons à bestiaux, tels que je les ai vus, par un sombre matin, à la gare d'Austerlitz ? » écrit François Mauriac dans *Le cahier noir*.





© Jacques Sassier/Gallimard



Pierre Gascar

Aussi Gascar, sans dramatiser, car *Le temps des morts* reste un récit sobre, s'orientant-il subtilement vers un gommage de la différence, dite ontologique, entre l'homme et l'animal, démarche qui lui fait composer *Les Bêtes*, dont la nouvelle éponyme se situe au centre du recueil et dont il faut remarquer la majuscule, manière d'anoblir la créature considérée comme inférieure. Le texte met en scène des soldats russes et ukrainiens – éléments de l'armée soviétique – prisonniers des Allemands au cours du dernier hiver de la Deuxième Guerre mondiale: torturés par la faim, ils sont affolés de

convoitise pour la nourriture octroyée aux fauves d'une ménagerie voisine, sur fond de chromatisme symbolique: le blanc, le rouge et le noir, couleurs qui, on l'aura compris, sont celles du drapeau nazi, emblème éclatant de la thanatologie. Le décor est donc celui d'une contrée quasiment nue, saisie par un froid intense, un paysage désolé, en proie à une sorte d'ère glaciaire, convoquant des images minérales, des fantasmes de figement, autant dire tout le contraire de la fertilité, ainsi que le formule ce constat des captifs: « [...] comme une poignée de cailloux dans la vérité d'un paysage lunaire, saillait,

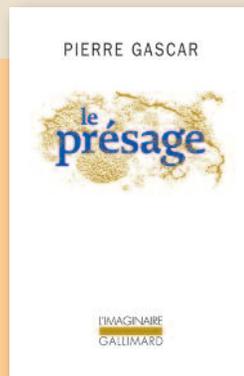
Il se peut que l'impassibilité de beaucoup d'hommes devant la mort des animaux, sauf s'il s'agit de bouchers habitués à n'y voir que la réduction en quartiers d'une viande sur pied, cache une curiosité qui s'est prolongée depuis l'enfance, le désir de vérifier aux moindres frais, sur une sorte de doublure, la réalité de l'anéantissement auquel nous sommes promis.

Mais la souffrance des animaux ? [...]

Il n'est pas une seule personne, serait-elle dépourvue de toute imagination, qui croie, d'une façon absolue, au caractère brut, non conscient, de la souffrance de l'animal.

L'homme et l'animal, p. 169.

duement bâti d'ombres, leur irréductible malheur : le malheur des pierres ». Sans entrer dans le détail de cette extraordinaire fable⁴, notons la progressive dégradation de l'humain vers la bestialité, puis la pétrification – châtement biblique –, sans passer par la forme végétale, véritable source de vie.



L'ARBRE DANS LE CŒUR DE L'HOMME

Cet intertitre, que j'emprunte à Marie-France Briselance⁵, exprime parfaitement le dilemme qui a partagé l'inspiration littéraire de Pierre Gascar : sa carrière professionnelle, dans le cadre de l'Organisation mondiale de la santé, l'a conduit à sillonner le monde entier, depuis la Chine, la Sibérie, l'Inde, l'Europe, l'Amérique du Nord jusqu'à... Paris. Ainsi, il a dû se préoccuper de la misère, de la maladie,

de la souffrance des hommes mais il s'est surtout, dans *Le présage* (1972), inquiété de la disparition des lichens, signe de la dégradation inéluctable de la vie végétale à cause du développement industriel, du « progrès » économique, de l'inconséquence d'une civilisation anthropomorphe. Ouvrage prophétique, cet essai affirme clairement la contiguïté des manifestations physiques : « Les taches, celles des bêtes fauves, du cobra, ou celles de la lèpre, représentent dans ce monde, les marques d'une présence non identifiée, insatisfaite. Les lichens, en plaques de toutes les couleurs, sur les troncs des arbres, les murs, les toits, les statues témoignent du même phénomène d'émergence et d'opposition ». Se retirant de l'activité humaine, Gascar va donc se consacrer, dans les années 1970-1980, à une célébration de la vie naturelle, notamment dans *Les sources*, titre qui n'indique pas seulement l'eau courante mais aussi les arbres et les animaux sauvages, dignes de respect en leur être, certes, en ce que l'humain, de son côté, peut y trouver de « mystique matérialiste », selon l'expression de Roger Caillois⁶, dont notre auteur partage la pensée. Le projet était de fonder un nouvel humanisme dont l'acmé est, sans doute, *Le règne végétal*, qui parcourt, en une sorte de boucle, la richesse que représentent les plantes pour

Georges Magnane (1907-1985)

par Bruno Curatolo

Georges Magnane, dès la fin des années 1930, publie chez Gallimard des romans où il met en

scène tantôt sa jeunesse provinciale, tantôt son expérience de lettré amoureux du sport : *La bête à concours*, *Gerbe baude*, *Plaisir d'amour*... Il devient également scénariste et critique de cinéma, mais se fait surtout le traducteur de prestigieux auteurs américains comme Hemingway, Capote, Updike. Longtemps oublié, Magnane connaît aujourd'hui un regain d'intérêt grâce à des rééditions récentes et aux travaux de chercheurs...

À paraître dans le numéro 142 de *Nuit blanche*, en kiosque et en librairie le 7 avril 2016.

On ne voyait plus de nostoc, mais grâce à cet obscur végétal qui attestait à sa façon l'existence d'une sensibilité dans l'ensemble de la flore, d'une vie abstraite, uniforme, unanime, plus large sans doute que nous ne le soupçonnons, et qui allait la prolonger dans le temps, au-delà de la durée de l'espèce humaine, je savais désormais [...] qu'il existe une « âme ». Et qu'elle est d'ici-bas.

Le règne végétal, p. 178.



un prisonnier des camps, des paysans de la Chine communiste, des Afghans obligés d'abandonner leur culture vivrière en faveur du pavot : de manière encore prémonitoire, Gascar avait compris que si la nature peut vivre sans l'homme, le contraire n'est pas vrai.

HOMO SAPIENS

Pierre Gascar, s'il s'est ainsi illustré dans des récits, des romans, des nouvelles, fut également un biographe, depuis Charles VI jusqu'à Rimbaud, en passant par Bernard Palissy, Buffon, Montesquieu, Robespierre, Nerval, Pasteur, et un chroniqueur des régions françaises, toujours attiré par l'histoire et la géographie, selon l'enseignement de l'école républicaine dont il fut l'un des meilleurs éléments dans la proximité de ces écrivains du peuple, Marc Bernard, Jean Guéhenno, Louis Guilloux... Érudite, savant, humaniste, il a toujours pensé la création au regard de la responsabilité du bipède à l'égard de ses congénères – ce qui le rapproche beaucoup de Jean Giono, celui des *Vraies richesses* (1936), par exemple – qu'ils soient faits de chair, comme lui, ou de plumes, ou de bois, d'écorce et de feuilles. L'intelligence prétendue de l'homme s'efface devant l'instinct, souvent lié à la peur et à la faim, et le réduit à un état de rivalité physique avec les autres créatures : l'intention, chez un auteur qui a

forgé son imaginaire dans la solution des règnes biologiques – autant que des genres littéraires, dans une vision de l'universalité des formes –, fut de laisser son lecteur, volontiers prompt à juger de toute chose, le choix de balancer entre la méchanceté radicale de l'être humain et son éventuelle exonération, au crédit de circonstances atténuantes. Mais à vouloir priver les « bêtes » de conscience, les hommes espèrent affranchir la leur, surtout à vouloir ignorer le prix du sang ou de la sève. L'important, pour Gascar, n'est pas dans la pratique ou le rite alimentaire, cela va sans dire, mais dans la conviction que l'homme est lié, corps et âme, à l'animal comme à l'arbre⁷ dont la souffrance, si elle ne lui inspire aucune *compassion*, lui sera retenue comme *maxima culpa*, en ce monde où nul n'échappe au « temps des morts ». NB

1. Pierre Gascar, contribution au dossier « Le roman par les romanciers », *Europe*, octobre 1968, p. 160.

2. La réception des premières œuvres de Gascar a été en général enthousiaste, à l'exemple d'Albert Béguin ou de Louis Casamayor, dans la revue *Esprit*.

3. « Les chevaux », « La vie écarlate », « Les Bêtes », « Gaston », « Le chat », « Entre chiens et loups ».

4. Voir mon article « Les Bêtes de Pierre Gascar : la passion de l'être animal », dans Jacques Poirier (dir.), *L'animal littéraire : des animaux aux mots*, Éditions Universitaires de Dijon, 2010, p. 25-35.

5. *Les Éloges*, bulletin consacré aux lauréats du Grand Prix de la Société des gens de lettres, 1994, p. 122-129.

6. Voir, entre autres, *Le mimétisme animal* (1963) et *L'écriture des pierres* (1970).

7. Là aussi, il est très proche de Giono – « L'homme qui plantait des arbres » (1953) – mais aussi de Paul Gadenne, dont la passion pour ses frères végétaux s'est traduite d'un bout à l'autre de son œuvre, depuis *Siléo* (1941) jusqu'aux *Hauts-Quartiers* (1973). Voir Bruno Curatolo, *Paul Gadenne, L'écriture et les signes*, L'Harmattan, 2000, et François Lermigeaux, « Paul Gadenne », *Nuit blanche*, n° 83, été 2001.

Pierre Gascar a aussi publié, entre autres : *La graine*, Gallimard, 1955 ; *L'herbe des rues*, Gallimard, 1956 ; *Le fugitif*, Gallimard, 1961 ; *Les moutons de feu*, Gallimard, 1963 ; *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, Gallimard, 1967 ; *L'homme et l'animal*, Albin Michel, 1974 ; *Dans la forêt humaine*, Robert Laffont, 1992.

* Bruno Curatolo, professeur de littérature française à l'Université Franche-Comté, a publié de nombreux articles et une douzaine d'ouvrages sur les diverses formes de la création romanesque contemporaine, l'histoire des revues littéraires, le dialogue entre philosophie et littérature. Il a coordonné *Mémoires du roman, La revue littéraire des romanciers oubliés*, avec Paul Renard (2009), *La chronique journalistique des écrivains (1880-2000)*, avec Alain Schaffner (2010), *Écrire sous l'Occupation*, avec François Marcot (2011), *Les écrivains théoriciens de la littérature (1920-1945)*, avec Julia Peslier (2013). Il a également publié la correspondance entre André Beucler et Léon-Paul Fargue (1927-1945) aux Presses Universitaires de Paris Ouest en 2013.